

Toinette à la joue mordue

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **10 (1872)**

Heft 25

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181892>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

aussi sous silence par respect pour l'homme honorable qui en a été la victime.

Cet accident nous en remet un en mémoire, qui ne manque pas de gaité.

C'était sous la monarchie de Juillet, M. Auguis, député, était à la tribune et gesticulait d'une furieuse façon en accusant le pouvoir de tout et de mille autres choses.

Il criait, s'époumonnait et suait encore plus.

Tout à coup, il fait un mouvement si violent qu'il déracine l'encrier vissé dans le marbre de la tribune.

Interloqué, il s'arrête un instant; la Chambre est sur le point d'éclater de rire.

M. Auguis comprend qu'il faut un trait de génie pour sauver la situation; et, prenant des mains de l'huissier l'éponge avec laquelle celui-ci voulait enlever l'encre répandue partout, il essuie la tribune en s'écriant :

— Que ne puis-je effacer ainsi les fautes du Gouvernement!

La Chambre, étonnée, admire d'abord et va applaudir à tout rompre, lorsque l'orateur, que ce dernier incident avait fait transpirer encore davantage, se passe la main sur le front et y trace deux larges raies longues et noires, qui lui donnaient l'aspect d'un chef tatoué de quelque tribu indienne.

Et comme, sans se douter de ce qu'il venait de faire, il prenait une pose victorieuse et lançait des regards terribles aux ministres, l'Assemblée entière partit d'un immense éclat de rire.

Naturellement l'éloquent M. Auguis en fut pour ses frais.

Il n'y a pas quatre ans, un député nouvellement élu, mais qui n'éprouvait aucun désir de monter à la tribune, fut tellement persécuté par sa femme, qui voulait l'entendre parler, qu'il se décida à demander la parole sur une question.

Son tour arriva.

Emu, haletant, il se dirige d'un pas chancelant vers la tribune. Avant d'ouvrir la bouche, il jette un regard sur les tribunes et aperçoit sa femme, entourée d'un clan de connaissances, qui lui jette des sourires d'encouragement.

— Messieurs... dit l'honorable.

— Plus haut! parlez plus haut!...

— Messieurs... reprend l'orateur, et il ne trouve pas autre chose. Il se passe la main sur le front, balbutie. L'Assemblée par hasard est attentive...

— Messieurs... murmure une troisième fois l'infortuné mari; plus rien ne vient.

On se regarde, on sourit. Le malheureux député va s'évanouir, lorsqu'un collègue charitable s'écrie d'une voix de stentor :

— La clôture! la clôture!

Ce fut assez; notre homme s'esquiva de la tribune et n'y reparut, de sa vie.

On ne se figure pas combien il est difficile de prendre la parole en public, et la plus cruelle punition qu'on puisse infliger à ceux qui ne cessent d'interrompre dans les assemblées et les réunions publiques, c'est de les forcer à parler eux-mêmes

A ce sujet, il me revient une historiette assez drôle.

Dans un meeting très orageux, un de ces interrupteurs fut engagé à monter à la tribune, et comme il hésitait, on l'y força.

A peine installé, il paraît au supplice. Enfin il ouvre la bouche et d'un air embarrassé :

— Messieurs, dit-il, je n'ai jamais pu parler en public. Mais si quelqu'un d'entre vous veut bien prendre la parole, je lui tiendrai son chapeau.

Était-ce un imbécile ou un homme d'esprit? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'il s'en tira.

En fait d'incident burlesque, je ne crois pas que, dans aucune Assemblée, il s'en soit produit de semblable à celui-ci :

C'était en 1831. Casimir Périer venait de faire une proposition assez grave à l'Assemblée. Cette proposition avait fait éclater une véritable tempête parlementaire.

Un orateur, M. R..., s'élance à la tribune :

— Messieurs, s'écrie-t-il d'une voix émue, mais essoufflée, si j'ai mis quelque insistance à demander la parole, c'est que depuis longtemps j'éprouve un besoin...

Un éclat de rire indescriptible accueille cette révélation. Mais l'orateur ne se trouble pas et reprend :

— Un besoin qui probablement est partagé par toute l'Assemblée.

On juge si l'hilarité reprit de plus belle.

Un député cria de sa place :

— Allez et revenez vite! Ce fut le coup de grâce.

Toinette à la joue mordue.

Par un beau dimanche après midi, trois jeunes filles étaient assises sous un cerisier en fleurs, à la bifurcation du chemin d'Ahladorf et de Mühringen, sur le bord d'un champ qu'on appelle le *Kirschenbusch*. Aux environs, tout était tranquille. Pas une charrue ne remuait, pas une voiture ne faisait le moindre bruit. Aussi loin que le regard pouvait atteindre planait silencieusement le repos du dimanche. Vis-à-vis, sur les hauteurs du *Daberwasen*, où se trouve encore l'église d'un ancien couvent, se faisait entendre la cloche, qui accompagnait, pour ainsi dire jusque chez eux les fidèles de ses salutations retentissantes.

Au fond de la petite vallée de la *Combe* fleurissait les navettes jaunes au milieu des champs de blés verts; tandis qu'à droite, sur la hauteur, on n'apercevait du cimetière israélite que les quatre saules plantés aux quatre coins de l'émence, et sous lesquels reposent cette grand-mère cette mère et ces cinq enfants, brûlés tous ensemble dans le même incendie.

Un peu plus bas, dans les arbres en fleurs, surgissait un grand crucifix de bois, aux couleurs rouge-tuile et blanche.

De tous les bois blancs du pays, les hêtres du *Buchwald* étaient encore seuls à étaler leur feuillée splendide; tandis que de l'autre côté du chemin, la claire forêt de pins alignait, au milieu de la tranquillité la plus profonde, ses tiges droites, immobiles et orgueilleuses.

En haut, dans les nues, les alouettes s'égosillaient en ravissantes fanfares, auxquelles répondaient d'en bas les caillies tapies dans les sillons. Du reste, pas le moindre zéphyre. On eût dit que toute cette campagne fleurissait ainsi pour elle-même, car nulle part on n'apercevait l'homme avec sa pioche ou sa pelle sur l'épaule, nobles emblèmes de notre souveraineté sur la terre. Tout au plus voyait-on poindre de côté et d'autre quelque paysan solitaire ou bien accompagné de deux ou trois voisins, qui s'entretenaient de la belle venue

de leurs semences. Ils étaient dans leurs plus beaux habits, et contemplaient avec bonheur ce travail silencieux de la nature, elle aussi, ce jour-là, en grande toilette du dimanche.

Ces trois jeunes filles étaient donc là, tranquillement assises, à chanter leurs chansons, les mains croisées sur leurs tabliers blancs. Barbe faisait la première voix, Toinette et Brigitte l'accompagnaient avec un tact et une précision naturels. Leurs accents graves, trainants et plaintifs, retentissaient au loin; tant qu'elles chantaient, un chardonneret, perché sur une branche de cerisiers, sifflait à l'unisson; puis, aussitôt qu'elles arrivaient à la fin d'un strophe, où qu'elles se mettaient à babiller entre elles, le chardonneret faisait silence. Ces jeunes filles chantaient :

— Mon doux trésor, ce que je te demande,
C'est de rester encore un an vers moi;
Que la dépense en soit petite ou grande,
N'importe, va, je paierai pour toi.

Tu payeras tout, ça n'empêche, mon ange,
Il faut toujours que je parte à présent...
Nous voyageons dans un pays étrange,
Ah! souviens-toi de ton amour absent.

En arrivant sur la terre inconnue,
J'ouvre la porte, et tout à coup voilà
Mon trésor qui me fait la bien venue...
Mon doux trésor que faisais-tu donc là?

Sur les pommiers, il n'est si rouge pomme,
Qui n'ait beaucoup de pépins noirs au cœur,
Comme en Autriche, il n'est fillette en somme
Qui n'ait en soi quelque projet trompeur.

Paff! un coup de fusil partit les trois jeunes filles ressautèrent tout effrayées, et le chardonneret s'envola du cerisier. Alors les jeunes filles virent le piqueur de Mühlingen s'élancer dans le champ de navette, précédé de son chien. Là, il ramassa un héron, qu'il leva en l'air, et auquel il arracha une plume pour la mettre à son chapeau; après quoi il cacha le héron dans sa gibecière et remit le fusil en bandoulière à son épaule. C'était véritablement un bel homme, et qui faisait plaisir à voir sortir ainsi de ce champ de verdure.

— Il aurait pourtant bien pu, dit Toinette, laisser encore vivre cette bête le dimanche!

C'est vrai, dit Barbe, mais ces gens-là ne se piquent pas d'être de très bons chrétiens; ils ne savent que faire mettre en prison les pauvres paysans, quand ils les trouvent en délit dans les bois, ou bien tuer les bêtes innocentes. Ce vert valet du diable vient encore de faire condamner Catherine Balsi à quatre semaines de maison de correction. Je ne me marierais pas avec un piqueur, quand même on me donnerait... je ne sais pas quoi!

— La vieille Ursule m'a une fois raconté, reprit Brigitte, la plus jeune des trois, qu'un piqueur doit tous les jours mettre à mort quelque bête vivante...

— Oh! alors, il ne doit pas être embarrassé pour en trouver, répliqua Barbe en éclatant de rire, car... en cherchant bien... sur lui-même...

Cependant le garde s'approchait. Les trois jeunes filles se remirent spontanément à chanter, comme pour faire croire qu'elles n'avaient pas remarqué le nouvel arrivant. Malgré elles, cependant, elles ne chantaient plus qu'à demi-voix et n'articulèrent plus guère que pour elles-mêmes, les derniers vers de la chanson :

Quelque projet trompeur, de l'arrogance...
Bah! j'ai là trois plumes à mon chapeau :
Puisque ma belle est à bout de constance,
Je vais chez nous revenir aussitôt.

— Bonjour, mesdemoiselles; pourquoi donc si bas, demanda le piqueur en s'arrêtant?

Les trois jeunes filles se mirent d'abord à ricanner, en portant leur tablier devant leur bouche; puis Barbe, prenant la parole, répondit :

— Grand merci, monsieur le piqueur; nous ne chantons que pour nous, et nous nous entendons parfaitement, quand même nous chantons bas; nous ne chantons pas pour les autres.

Br!... reprit le chasseur, qu'elle langue affilée!...

— Affilée ou non, c'est bien égal; celui à qui cela ne conviendra pas n'a qu'à faire mieux, s'il peut, répliqua Barbe; sur quoi Toinette la poussa du coude en lui disant à demi-voix :

— Mais, ma chère, tu es grossière aujourd'hui comme de la paille de fèves.

— Oh! j'entends la plaisanterie, dit le chasseur, et sais faire bonne mine à mauvais jeu.

Cependant ces jeunes filles étaient là tout embarrassées, et recoururent enfin au pire moyen pour sortir de leur embarras. Elles se levèrent, se prirent bras dessus, bras dessous, et se mirent en route pour retourner chez elles.

— Me sera-t-il permis d'accompagner ces demoiselles, demanda aussitôt le piqueur?

— Nous sommes ici sur la grande route, et la route est large, répondit Barbe.

Le piqueur eut un instant envie de planter là cette impertinente jeune fille; mais il se ravisa aussitôt en pensant combien il serait ridicule qu'il se laissât intimider pour si peu. Il comprenait parfaitement que c'était sur le même ton qu'il fallait répondre; le difficile était de savoir s'y prendre. Toinette, qui marchait à côté de lui, lui avait tellement donné dans l'œil, qu'il lui était devenu impossible de faire la moindre plaisanterie supportable. Cependant, ce n'était pas sa coutume d'être si timide. Il laissa donc Barbe rire à son soul, tout en marchant après elle sans dire le mot.

A la fin, pour le remettre un peu à son aise, Toinette lui demanda :

— Où allez-vous donc ainsi le dimanche?

— Je vais à Horb, répondit le piqueur, et si ces demoiselles veulent m'y accompagner, je ne regarderai pas à leur payer une bonne chopine de vin.

— Grand merci, nous resterons ici, dit Toinette en devenant de plus en plus rouge.

— Quand nous avons soif, continua Barbe, nous préférons le vin des oies; on nous le donne aussi gratis, celui-là.

Comme on approchait du village, Barbe dit tout à coup, en montrant un sentier :

— Tenez, monsieur le piqueur, vous pouvez prendre là, par derrière; c'est le plus court chemin pour aller à Horb.

Le piqueur commençait à s'impatisier et avait déjà une verte réponse sur le bout des lèvres, mais il la retint et se contenta de dire :
(A suivre.)

Statistique des langues les plus répandues.

D'après les calculs d'une feuille pédagogique de Vienne, les langues les plus répandues compteraient leurs représentants de la manière suivante :

L'anglais serait parlé par 90 millions d'hommes.

L'allemand » 75 »

L'espagnol » 55 »

Le français » 45 »

L'italien » 40 »

L'anglais est, en effet, la langue la plus usitée et est employée dans un grand nombre de contrées transatlantiques. Mais cette statistique n'est pas tout à fait exacte en ce qui regarde le français, qui, sans être la langue dominante de certains pays, y est souvent en usage comme langue de société, ce dont la feuille autrichienne ne tient pas compte. Il y a plus : le français est aussi en usage dans plusieurs villes de l'Amérique, outre Cayenne et le Canada que cite la feuille viennoise. Au chauvinisme français fait concurrence le chauvinisme allemand.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.